œuvres littéraires ou artistiques (telles qu'elles sont définies par la Convention de Berne et par ses annexes présentes ou futures), soit en public, soit pour la fabrication d'adaptations ou d'enregistrements servant à la reproduction mécanique, soit pour la communication au public par la radiodiffusion, par la télégraphie, par la téléphonie avec ou sans fil, par la cinématographie, par la télévision ou par tout autre moyen analogue servant à transmettre des sons et des images. Tombent sous la protection de ce paragraphe les artistes exécutants qui sont destinés à déterminer individuellement le caractère de l'interprétation.

Admirez la prudence de ces définitions qui évitent de catégoriser les bénéficiaires. Un point mérite d'être noté car il révèle la véritable raison de cette brusque appropriation du droit de l'exécutant. Chaque fois que l'on se passe de leur concours direct par l'emploi de la reproduction mécanique de leur exécution... Ce qui veut dire que le droit de l'exécutant est un droit de compensation.

C'est parce que la musique mécanique remplace la musique de chair et d'os, c'est parce que les musiciens subissent un cruel chômage, c'est pour atténuer, en somme, l'inhumanité de la loi d'airain, que les exécutants ont été amenés à compenser ce manque à gagner par un droit de reprise et de suite sur les bénéfices tirés de leurs exécutions, de plus en plus raréfiées, sélectionnées et réduites aux enregistrements des orchestres-générateurs.

PAUL ALLARD.

L'art d'accommoder les disques

par Émile VUILLERMOZ

Sous ce titre, notre Directeur avait fait, le 18 avril dernier, au studio d'« Innovation », une conférence illustrée d'auditions qui avait obtenu un tel succès qu'elle dut être répétée, le 23 mai, en présence d'un public choisi, très vivement intéressé par l'originalité de cette amusante expérience. A la demande de nombreux auditeurs ayant assisté à cette causerie, nous en publions aujourd'hui les passages essentiels.

Ne soyez pas scandalisés du titre résolument culinaire de cette causerie. Tout d'abord, nous vivons dans un pays béni où la cuisine est fort légitimement honorée comme une science et comme un art. Rien de ce qui touche à son domaine n'est donc désobligeant. Et puis, le disque a plus d'un rapport avec la technique de Brillat-Savarin.

Dès sa naissance, il évoque des images agréablement gastronomiques. On le prépare comme un gâteau de miel. Il se présente sous la forme d'une belle galette blonde faite d'une pâte ambrée sur laquelle un garçon pâtissier en blouse blanche dessine, avec une pointe acérée, de délicats filigranes. On a eu soin de la laisser se ramollir à feu doux pour faciliter sa décoration extérieure. Puis, on la plonge dans un réfrigérant où elle macère longuement dans des aromates choisis. On la laisse s'imprégner de leurs essences rares. On s'aperçoit qu'elle est « à point » lorsque sa croûte se détache facilement.

Pendant ce temps, on a préparé un caramel très foncé qu'il ne faut pas laisser refroidir. On en coule quelques cuillerées entre les mâchoires d'un appareil qui servait jusqu'ici à fabriquer des gaufres. On les enferme en sandwich entre deux tranches minces de la tarte, on presse fortement le moule, on la refroidit et l'on obtient cette croquette ronde et brillante, cette délicate friandise d'oreille dont les grands enfants ne peuvent pas plus se passer aujourd'hui que les petits de leur tablette de chocolat.

Mais, pour un gourmet, il ne s'agit pas de dévorer gloutonnement cette croquette. Il s'agit de la savourer avec méthode. Et ce n'est pas toujours facile. Tous les vrais gastronomes du disque savent que sa cuisine exige un sérieux apprentissage. Ce n'est pas à des auditeurs aussi avertis que j'ai besoin de rappeler le soin avec lequel on doit choisir son appareil et ses aiguilles. Vous n'ignorez pas l'importance que présente la forme de la pièce où l'on consomme de la musique en pastilles. Son volume, la hauteur de son plafond, son cube d'air, ses tapis, ses tentures, ses boiseries jouent un rôle tyrannique dans vos exécutions mécaniques. La matière dont est composée la surface devant laquelle vous avez disposé votre phonographe, impose sa loi à Ninon Vallin, à Roger Bourdin ou à l'Orchestre de Philadelphie. Braquez votre diffuseur ou la porte de votre chambre d'expansion sur une glace ou sur une portière de velours et vous obtiendrez avec le même disque des résultats diamétralement opposés. Placez un coffret ou un portatif sur votre piano et vous modifiez le caractère de sa résonance.

Je ne vous apprends pas que le disque ne chante pas de la même façon à toute heure du jour ou de la nuit. Il a emprunté au rossignol sa phobie du soleil et son goût de l'air nocturne. Il n'est vraiment en possession de tous ses moyens que lorsqu'il n'est pas aveuglé par la lumière. Vous ne reconnaîtrez pas, si vous le jouez à midi, un disque dont vous aviez admiré les nuances exquises au cours de la soirée précédente. La science n'a pas encore daigné s'occuper de ce singulier phénomène pour nous en donner l'explication, mais il est impossible d'en nier l'existence. Il n'est pas invraisemblable, d'ailleurs, d'imaginer que les vibrations musicales ne se propagent pas de la même façon dans l'air sec ou dans l'air humide, dans l'air chaud ou dans l'air froid, dans une atmosphère imprégnée de lumière solaire ou éclairée artificiellement. Le disque de minuit ne rencontre donc pas les mêmes réactions de l'éther que le disque de midi.

Bien entendu, il faut tenir compte également de la faiblesse de nos facultés sensorielles. Nous ne pouvons développer un de nos sens qu'aux dépens des autres. Nous n'avons qu'un capital de réceptivité assez réduit. Si nous le partageons entre la vue, l'odorat, le goût, l'ouïe et le toucher, tous nos sens demeureront des parents pauvres jouissant de bien petites rentes. Mais si l'un d'eux peut obtenir l'usufruit de la part du voisin, la situation change. Les aveugles ont une sensibilité de l'oreille et de l'épiderme absolument miraculeuse, et les yeux des sourds déchiffrent aisément l'arabesque dessinée sur nos lèvres par le mot qui leur impose en passant sa forme fugitive. Au concert, certains mélomanes ferment les yeux pour mieux entendre les nuances de l'orchestre. Il est donc fort possible que le soleil absorbe par notre œil une partie des facultés de perception dont notre oreille aurait besoin pour savourer un disque. La nuit, au contraire, dans un éclairage discret et dans une atmosphère soustraite à la trop grande radio-activité solaire, notre tympan, riche de toutes nos ressources nerveuses inemployées, va beaucoup plus loin dans la conquête de la volupté musicale.

Je pose en principe, également, que vous savez régler notre amplification et éviter les excès de puissance qui déforment toutes les sonorités. Vous savez fort bien aussi quand il faut se servir d'un appareil électrique et quand il est bon de revenir à la reproduction mécanique. Le diaphragme prend parfois sur le *pick-up* de curieuses revanches.

Il est encore une condition gastronomique essentielle qui s'impose au bon dégustateur de disques. J'éprouve quelque embarras à la formuler ici car, aujourd'hui, elle ne sera évidemment pas remplie. La discophilie n'est pas un plaisir collectif, c'est une satisfaction confidentielle. Il faut être seul ou presque seul pour avoir une audition parfaite. Dès que l'auditoire d'une machine parlante dépasse trois ou quatre personnes, le charme est rompu.

Encore un jeu de fluides inconnus. Les ondes émises par un seul corps humain dans un petit salon d'audition, ne troublent pas le fragile rayonnement des vibrations musicales de la membrane ou du mica. Mais deux, trois, quatre êtres vivants, dix, vingt, trente masses musculaires absorbantes opposent au courant une résistance de plus en plus énergique. Et lorsqu'on multiplie imprudemment tous ces matelas d'étoffe et tous ces écrans de chair, on crée un milieu acoustique impénétrable aux ondes phonographiques. La voix du disque faiblit et nasille. Elle s'épuise à vaincre ces obstacles. Elle perd sa rondeur et son velouté.

Je serais bien ingrat si je déplorais plus longtemps une situation que créent ici votre bienveillance et votre sympathique curiosité, mais tous les discomanes me comprendront. Les « Voyages au pays du Disque » ne devraient pas comporter de billets collectifs et de carnets de famille. La gastronomie du phonographe s'accommode mieux du cabinet particulier que du banquet. Les exemples que vous entendrez aujourd'hui seraient beaucoup plus frappants et plus persuasifs si vous les écoutiez seuls dans l'intimité de votre salon de musique. Voilà l'unique raison qui me pousse à vous confier cet impertinent scrupule.

Nous supposons donc le problème résolu. Nous admettons que le cadre dans lequel vous allez savourer de la musique en conserve a été parfaitement choisi et que les conditions matérielles nécessaires à la bonne cuisine phonographique ont été réalisées. Qu'allez-vous faire ? Vous n'allez pas vous contenter

prendre un disque dans une boîte et de l'avaler tout cru. Sans doute il en est d'assez beaux pour qu'on puisse les servir sans assaisonnement et les consommer « nature ». Mais, bien souvent, il faut se mettre en frais pour les rendre plus comestibles.

Tout d'abord, vous avez quelquefois à vaincre certains préjugés de votre entourage. Les auditeurs d'une certaine génération font souvent grise mine à cette façon nouvelle de s'alimenter d'idéal. Les personnes âgées, en particulier, estiment parfois que le disque est bien dur pour leurs vieilles dents. Il faut donc découvrir des sauces onctueuses pour rendre plus facile l'absorption de ce mets trop substantiel.

Voici une première façon d'accommoder le disque. C'est, si vous le voulez, une sorte de disque à la crème. Voici la recette : vous choisissez un bon disque aux sonorités très caractéristiques, avec tous les épices du saxophone, du jazz et du chant anglais. Vous l'installez sur la plaque tournante de votre appareil. En même temps, vous prenez une pianiste, de préférence ayant beaucoup de talent, comme je vais le faire sous vos yeux en vous présentant Mlle Carmen Guilbert. Au moment où vous installez votre plaque d'ébonite sur son réchaud et où vous la faites partir à feu vif, vous faites asseoir la pianiste devant son clavier en la priant de saisir et de pétrir délicatement les harmonies qui vont s'échapper de la tablette d'ébonite lorsqu'elle arrivera à son point de fusion. Comme dans tous les comprimés que l'on utilise en cuisine, les beaux accords et les effets musicaux les plus savoureux sont trop sévèrement concentrés dans une pastille. Il faut les diluer et les travailler pour développer leur parfum. Ce sera la tâche délicate qu'accompliront les mains blanches d'une pianiste experte en gourmandises musicales.

Ainsi enrobé et enveloppé, le disque le plus rude d'aspect est digéré avec facilité par les estomacs les plus rebelles à ce genre de nourriture. Nous allons vous en donner un exemple en vous faisant entendre un disque de jazz accompagné par Mlle Carmen Guilbert :

(Ici fut mis en marche le disque de Viard, intitulé les Lilas. Et autour de cette phrase très mélodique de saxophone, Mlle Guilbert enroula d'harmonieuses guirlandes d'arpèges, de contrepoints, de rythmes syncopés et de traits brillants, formant un ensemble d'une richesse harmonique infiniment séduisante dans une sonorité délicate et veloutée qui souleva l'enthousiasme de la salle.)

Comme vous le voyez, cette recette exige ce qu'on peut appeler un certain « tour de main ». Elle n'est pas à la portée de tout le monde, mais néanmoins beaucoup de gastronomes modestes pourront la réussir en ne choisissant pas des thèmes trop ambitieux et en s'appliquant à collaborer docilement avec le fantôme d'un chanteur, d'un violoniste, d'un violoncelliste ou d'un virtuose de la flûte, du hautbois ou du cor.

Inutile d'insister sur les avantages pédagogiques d'un pareil divertissement. Le disque est un incomparable professeur d'accompagnement. Il faut à tout prix obéir à sa volonté souveraine et se plier à son rythme ferme et à sa mesure impeccable. Impossible de tricher et de ruser avec lui, le moteur vous entraîne de sa main de fer. Il n'est pas de meilleur exercice pour un pianiste que de modeler son jeu sur le tracé de l'aiguille.

Et vous ne soupçonnez pas toutes les joies délicates que vous procurera cette poursuite des beaux accords qu'il faut capter au vol dans le lasso de vos arpèges à la façon d'un cow-boy de cirque exécutant dans la piste ronde la capture d'un cheval sauvage.

Il est d'autres recettes beaucoup plus facile à réussir. Vous prenez un bon disque de diction et vous le faites mariner dans un accompagnement musical. Vous éprouverez un vif agrément à choisir une page de musique s'harmonisant bien avec le sujet traité par le poète et à régler l'intensité de vos deux exécutions jumelles pour obtenir un résultat harmonieux et éloquent. Voici, par exemple, une page de Musset enveloppée de Sibélius.

(Exécution du disque : A Ninon, par Mlle Jeanne Sully, pendant qu'un autre appareil faisait entendre, avec les nuances appropriées, la Valse triste de Sibélius.)

Autre recette de caractère assez différent. Saviez-vous que le disque, en s'imprégnant de la voix d'un être humain, va beaucoup plus loin qu'on ne le suppose dans l'étude de son modèle. A première vue, cette photographie vocale semble n'avoir fixé que le passage rapide de l'artiste devant le microphone. Quelle erreur ! Le disque a le pouvoir miraculeux de s'emparer d'un seul coup de tous les secrets d'une destinée humaine. Le disque est un horoscope complet. Si vous avez l'imprudence de prononcer quelques paroles devant lui, vous lui livrez sans vous en douter tous les mystères de votre passé et ceux de votre avenir. Vous croyez connaître une femme ? Faites-lui graver quelques paroles dans la cire et étudiez cette épreuve comme nous allons le faire. Vous verrez quelles extraordinaires révélations vous apportent cette petite expérience.

Voici un disque enregistré par une remarquable artiste dont je ne vous dirai pas le nom car,

procédant à ce petit examen radioscopique d'une voix, je n'ai pas du tout l'intention d'en tirer la moindre conclusion personnelle contre une aussi sympathique interprète. C'est un simple exemple qui n'a qu'une valeur d'exemple.

Voici la femme équilibrée et raisonnable que vous aviez en face de vous, le jour où elle entra dans votre salon pour réciter ce charmant poème.

(Audition d'un poème de Paul Géraldy tourné à la vitesse normale.)

En entendant la voix de la femme à qui vous vous proposiez d'unir votre existence, vous avez été pleinement rassuré sur sa psychologie, sur son intelligence et sur sa sensibilité. Méfiez-vous, vous ne possédez ainsi qu'un aspect de cette belle inconnue. Vous ne savez pas ce qui se passe lorsqu'elle est nerveuse, irritable et agressive. A ce moment-là sa voix change, son intonation se modifie. Vous ne reconnaîtrez plus dans cette créature sèche et cassante l'être harmonieux qui vous avait charmé. Développez ce cliché vocal dans cette direction avant de faire votre demande en mariage. Voyez ce qui reste de votre Muse lorsqu'une contrariété lui aura mis les nerfs à fleur de peau. Nous n'avons pas changé le disque. Nous déplaçons de quelques millimètres le levier de la machine à explorer le temps. Et voici ce que nous entendons :

(Audition du même disque tourné avec un grand excès de vitesse et de légers coups d'accélérateur sur les répliques les plus caractéristiques.)

Cela ne vous donne-t-il pas à réfléchir ?

Mais faisons une autre expérience. Voulez-vous savoir ce que deviendra votre compagne dans quelques années d'ici, lorsque l'âge l'aura épaissie et alourdie, et lorsque la jeune femme fringante et quelquefois trépidante dont nous venons de faire la connaissance sera devenue une dame respectable et un peu majestueuse ? Demandez-lui alors de vous redire la poésie que vous aviez entendue le jour de votre première rencontre et vous obtiendrez ceci :

(Audition du même disque tourné très au-dessous du mouvement normal, avec des effets de ralenti sur certains mots, provoqués par un manèment surnois du régulateur de vitesse.)

Vous voyez qu'en confiant à la cire une seule minute de sa vie, une femme se livre tout entière et dévoile toute sa destinée. C'est admirable et c'est effrayant.

Mais que voulez-vous, nous n'avons pas l'habitude de demander au disque tout ce qu'il peut nous donner. Nous oublions qu'il n'est pas de plus subtil observateur et de témoin plus attentif de la vie quotidienne. Avec quelques disques, on peut reconstituer toute une civilisation. Si un cataclysme formidable anéantissait un jour tous les vestiges de l'humanité actuelle et détruisait les archives de ce siècle, il suffirait de quelques disques échappés au désastre pour reconstruire l'échafaudage de notre société actuelle. Le disque recueille docilement la musique de scène éparse autour de nous. Il la met en valeur. Il lui donne tout son sens et tout son relief.

Voulez-vous que nous lisions ensemble quelques pages d'un roman que les machines parlantes vont illustrer plus fidèlement que le meilleur peintre. On peut, en effet, très facilement créer des paysages sonores et reconstituer des ambiances fidèles très riches d'associations d'images et d'idées. Voici un exemple de ce que peut donner un de ces voyages dans un fauteuil. C'est la recette d'un cocktail de disques. M. Roger Bourdin va vous lire ce texte accompagné de son « décor de bruits ».

« C'est dimanche. (1) Encore un morne dimanche de province semblable à tous mes dimanches d'été. J'ai ouvert ma fenêtre. Les bruits de la petite ville m'arrivent par bouffées et j'entends les battements monotones de son cœur languissant. Et pourtant la vie pourrait être belle dans le cadre paisible de cette jolie sous-préfecture. Les grands ormes du mail sont pleins de chants d'oiseaux. Des familles endimanchées se promènent. Voici le receveur des contributions directes avec sa dame et sa demoiselle. Voici Monsieur le Substitut dans sa redingote noire. Voici le proviseur du collège. Ils vont chez la sous-préfète qui donne un goûter dans son parc. Ils s'abordent avec dignité, se saluent et échangent quelques paroles pleines de tact et de mesure. L'heure est tiède et vibrante sous un soleil doré qui donne à toutes choses une vie frémissante.

(1) Pendant la lecture du roman, un appareil diffuse un disque de chants d'oiseaux qui sera repris à diverses reprises pour former le fond du décor sonore. Viendront ensuite, sur d'autres appareils, se superposer, ou alterner, un disque de bruits d'avions en l'air, un disque d'accordéon, un disque de cloches, le disque du *Tram*, exécuté par la musique du 46^e d'infanterie, un disque du *Petit-Monde* : la *Ronde du Beau Bébé*, un duo de *Manon* au ralenti, le disque *Hilarité* (en supprimant le cornet à pistons), les heures qui sonnent (horloge de Westminster), une fanfare lointaine du Rallye meudonnais, exécutée *pianissimo*, avec entrée progressive du disque des *Rossignols* de M. Harriison, terminé par un chant de coq entendu très loin... et s'apaisant peu à peu jusqu'au silence, etc.

Les voici qui lèvent la tête et se montrent un point noir dans le ciel. On entend le ronflement lointain d'un moteur. C'est le lieutenant de Méricourt qui vient du camp d'aviation voisin se livrer à quelques acrobaties au-dessus de la ville. Il approche et se dirige vers la place du Marché où les mauvaises langues prétendent que la petite Madame Dumesnil, la femme du percepteur, guette son arrivée avec une ferveur excessive.

Comme tout est calme et reposant dans cette jolie lumière. Mon Dieu, mon Dieu, la vie est là simple et tranquille. A l'angle de la rue du Marché, le vieil accordéoniste aveugle joue comme toujours sa valse éternelle pendant que son chien tend une sébile aux passants. Il est là, chaque dimanche, à la même place et répand sur toute la ville un brouillard de tristesse et de découragement, comme si son instrument était un vaporisateur de musique pulvérisant sur nous des gouttelettes d'ennui. Ecoutez son chant poussiéreux qui pénètre jusqu'au fond des demeures les mieux closes et fait naître partout la plus amère nostalgie.

Les heures coulent, toutes semblables. Ah, voici la sortie des vêpres ; les portes de la cathédrale laissent s'écouler le flot des fidèles. Mon Dieu ! comme Mme Dumoulin a un beau chapeau. Elle l'a certainement acheté à Paris lors de son dernier voyage. Pour qui veut-elle donc être si belle ?... A la place de son mari, je ne serais pas tranquille. Et voilà que le petit Dutailis fréquente l'église à présent ! Comme c'est curieux ! A quelle jolie paroissienne s'intéresse-t-il donc aujourd'hui ?

Que les demoiselles Audibert ont donc mauvais genre ! Ma parole, les jeunes filles d'aujourd'hui n'ont plus de tenue.

Ah ! Ah ! les portes de la caserne viennent de s'ouvrir. Nous allons voir sortir la musique qui va donner son concert dans le kiosque municipal. La voici. Voulez-vous parier que, pour défiler dans la Grande Rue, elle va jouer le Tram ?... J'ai gagné !...

Nous avons un nouveau chef. Il est excellent... Saviez-vous que la flûte a eu son second prix au Conservatoire ? Oh ! Oh ! la grosse caisse a fait peur aux pigeons : ils se sont tous envolés sur le fronton de la cathédrale... Ils ont cru que c'était l'ouverture de la chasse... La musique arrive à la place du Marché... Elle va s'engager dans la rue du Commerce... Elle traverse le boulevard Gambetta... Elle tourne dans l'avenue de la Gare....

Tout le monde l'a suivie. Comme ma rue est devenue calme ! De ma fenêtre, j'aperçois un coin du parc de la sous-préfecture. Je vois le buffet dressé sur les pelouses. J'entends le murmure des conversations.

Diable ! Il va y avoir un concert ! La sous-préfète a bien fait les choses. Elle a engagé le petit orchestre du Casino. La femme du Président du Tribunal en crèvera de jalousie. Voilà des enfants groupés autour d'un piano sur la terrasse. Leurs voix fraîches et acides vont passer dans les branches comme des chants de fauvettes et de chardonnerets.

Maintenant la maîtresse de la maison se dirige vers la notairesse et vers le vieux docteur Guichard. Je sais ce qui nous attend. Nous n'échapperons pas au duo de Manon !

Un ménage d'ouvriers qui passe s'arrête médusé. L'homme et la femme se regardent. Ils n'en peuvent croire leurs oreilles. Vont-ils pouvoir tenir leur sérieux ? Non ! la femme n'y tient plus. Elle éclate ! Son mari l'imité... Ils se tiennent les côtes... Comme il est difficile de faire de l'art en province. Comme on est peu encouragé. Cette critique brutale a jeté un froid dans la réunion de la sous-préfète. Les invités prennent congé un par un et l'on voit à la joie malicieuse des femmes que l'échec a été cuisant. D'ailleurs le soleil s'abaisse derrière la colline. Sept heures sonnent à l'horloge de la cathédrale. Les promeneurs rentrent chez eux. Toute la petite ville va se mettre à table. Dans une demi-heure, avec les premières étoiles, on verra s'allumer, dans chaque maison, la suspension de la salle à manger. Plus un bruit dans la rue. Les oiseaux, avant de s'endormir, font leurs adieux à la lumière... Notre vieux club Saint-Hubert, fidèle à ses traditions, répète les fanfares rituelle qui évoque des chasses à courre auxquelles il ne prendra plus jamais part, et aggrave la mélancolie du soir en ressuscitant l'ombre de Flégier. La nuit descend en agitant doucement ses voiles parfumés et en faisant flotter avec précaution dans les airs les dernières ondes musicales de la vie terrestre... Déjà, comme le disait Henri Bataille, « un rossignol de mai est tombé dans les branches »... Et là-bas, très loin, dans la campagne, j'entends un coq enroué qui a perdu la notion de l'heure et qui salue un peu trop tard l'aube d'aujourd'hui et un peu trop tôt celle de demain. Et sa voix agrandit à perte de vue les limites de mon horizon familial qui sombre lentement dans le sommeil.... »

Et maintenant, pour vous laisser en terminant sous une impression plus agréable que celle d'un voix de conférencier, je vais prier Mlle Carmen Guilbert d'accompagner un autre disque. Et par la vertu des sonorités charmantes qui vont enchanter votre mémoire vous oublierez plus facilement les épreuves qu'ils vous a fallu subir pour mériter cette délicieuse récompense.

Exécution par Mlle Carmen Guilbert d'un savant enveloppement pianistique de Just like a mel

EMILE VUILLERMOZ